

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 27

Artikel: L'arbre du roi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

autour du tapis vert, c'est le président général de la France. Là est une nuance entre le pouvoir d'apparence et le pouvoir réel.

Lorsque le roi voyage, des feux sont allumés sur des tréteaux élevés de distance en distance sur la route et toute la population accourt se prosterner sur son passage. Il voyage avec un grand appareil, porté sur un magnifique trône en bois sculpté et doré qu'abrite un grand parasol, ou le plus souvent, sur un éléphant richement équipé, dans un cortège de musiciens et de gardes précédés de six éléphants d'honneur marchant à vide.

Les éléphants sont de toutes les fêtes au Cambodge. Dans le palais, est logé un éléphant sacré, qui sort en promenade une fois par semaine, escorté de soldats formant sa garde d'honneur personnelle. On le conduit au bain en grande pompe et les Cambodgiens ont pour lui un respect presque égal à celui qu'ils témoignent au roi. Il est d'usage que les Français admis à le visiter remettent à son gardien quelques pièces de monnaie et aussitôt est servi à l'éléphant, sur un plat d'argent, un service de bananes. En un clin d'œil, les bananes sont englouties et en guise de remerciement, la bête sacrée plie les genoux, baisse la tête et ramène sa trompe en arrière. C'est sans doute un hommage au protectorat et à ses bienfaits.

A la tête des canons Krupp

Sait-on que c'est une femme même une jeune fille qui est à la tête de l'énorme entreprise des fonderies Krupp ? La presse française annonce son mariage : M^{lle} Bertha Krupp va s'appeler M^{me} de Bolhen-Halbac. Son fiancé est très noble, mais il n'est guère riche ; il est dans la diplomatie, attaché en qualité de secrétaire à la légation allemande auprès du Vatican. C'est un bel homme, dont la taille ne mesure pas moins de un mètre soixante quinze centimètres. On assure que M^{lle} Bertha Krupp fait un mariage d'amour, car son immense fortune lui aurait permis de trouver un mari plus titré que M. de Bolhen-Halbac, et certes les prétendants n'ont pas manqué. Elle est, au surplus, assez jolie : elle est blonde, de visage agréable et elle est bien faite. Mais elle aime celui dont elle portera demain le nom.

Il faut reconnaître dit *l'Éclair comtois*, que le jeune diplomate allemand épouse un fort beau parti. M^{lle} Bertha Krupp peut être considérée comme la plus riche héritière de l'Empire : elle est la fille unique des célèbres magnats d'Essen et on peut, sans exagération, évaluer sa fortune à près de trois cents millions de francs. L'année dernière, l'exploitation de ses usines lui avait donné un bénéfice net de vingt-cinq millions de francs. Aussi pour mettre ses richesses à l'abri des voleurs et des révolutionnaires, ajoute-t-elle volontiers, elle créait, pour sa défense personnelle, une sorte de milice armée qui ne compte pas moins de neuf cents hommes ; elle organise en même temps une police spéciale qui a ses agents secrets.

Cependant, à la mort de son père, qui survint en 1903 dans des circonstances assez mystérieuses, aux environs de Naples, M^{lle} Bertha Krupp, à qui revenait tout entière l'énorme succession du grand constructeur de canons, avait tenu à ce que fussent mis en actions les aciéries d'Essen, de Magdebourg, ainsi que les établissements qui en dépendent.

« Je ne veux pas, disait-elle, me trouver

dans la nécessité d'épouser un spécialiste de la métallurgie ; je n'entends point faire un mariage de raison, je veux m'unir à qui me plaira. »

Et, puisque aujourd'hui M^{lle} Bertha Krupp troque son nom contre celui de Bolhen-Halbac, il est intéressant de dire comment fut acquise la fortune dont elle a hérité.

Elle date de près d'un siècle ; ce fut en effet, en 1816, que le premier Krupp créait, sur les bords de la Ruhr, cette fonderie d'acier qui devait prendre un si grand développement. Comme il n'avait pas réussi dans l'épicerie, il essaya de la métallurgie : il eut d'abord quatre ouvriers : dix ans plus tard il en occupait trente. Mais ce fut son fils, Alfred, qui devait faire des usines d'Essen l'une des plus colossales fabriques d'armes de guerre. Il avait quatorze ans à peine quand il se trouva, de par la mort de son père, à la tête du bien modeste établissement ; il n'avait aucune connaissance technique, il n'avait fait aucun apprentissage ; il était presque sans ressources comme il était presque sans crédit.

« J'étais bien jeune, a-t-il écrit dans ses *Souvenirs*, » que déjà je remplissais la tâche d'un père de famille. Mes journées furent laborieuses, maintes fois le sommeil de mes nuits fut troublé par des méditations douloureuses par les difficultés de toutes sortes qu'il me fallait surmonter.

« Après avoir travaillé jusqu'à une heure très avancée, je me nourrissais de pommes de terre, pain, de beurre et de café. La viande m'eût coûté trop cher. J'avais vraiment la situation d'un père de famille obéré. Pendant vingt-cinq ans, j'ai mené cette existence. C'est seulement après cette longue période d'épreuves que j'ai pu avoir la vie un peu plus supportable. »

Dès 1843, Alfred Krupp avait fabriqué de toutes pièces un fusil à tir rapide et à canon d'acier : il avait soumis son modèle au ministère de la guerre de Prusse, mais on refusa de l'examiner. L'usinier d'Essen était éconduit, mais il ne se laissa pas décourager : vingt-quatre ans plus tard les canons qu'il exposait à l'Exposition universelle de 1867 devaient remporter l'un des trois grands prix de leur classe, cependant que leur constructeur était décoré. Du coup le succès était venu à Alfred Krupp : la guerre franco-allemande devait rendre célèbres dans le monde entier les usines d'Essen.

Quand il mourut, comblé d'ans et de gloire, et riche à millions, l'entreprise qu'il dirigeait avait, pour employer l'expression même de Guillaume II, « dépassé de beaucoup les frontières de la patrie allemande et pris une signification universelle. » Mais avant de quitter cette terre, il avait voulu que sur la petite maison qui avait vu la naissance de son opulente fortune, on gravait sur une plaque d'acier cette épitaphe : « Puisse mon exemple encourager ceux qui sont aux prises avec les difficultés. Que chacun, dans notre communauté, du plus grand au plus humble, cherche à bâtir sa propriété personnelle sur ce principe que le travail apporte toutes les bénédictions, et c'est la meilleure des prières. Le jour où cela sera, sera accompli mon vœu le plus cher ! »

Sous la direction de son fils, Frédéric-Alfred, les établissements Krupp devaient se développer encore : ils occupent aujourd'hui plus de vingt mille ouvriers. Et c'est une toute jeune femme, qui se trouve à la tête d'une aussi formidable entreprise.

L'arbre du roi

Elle s'appelait Nelly et gardait les chèvres dans la campagne.

Elle était laide, avec un visage couturé de cicatrices, et passait pour innocente et simplette, parce qu'elle était sauvage, parlait peu, ne se mêlait pas aux enfants de son âge et restait des heures entières, assise au pied d'un chêne à demi calciné, où avait été jadis sa chaumière et où s'étaient écoulés les jours heureux de ses premières années.

Alors, c'était une petite fille aux joues roses et vermeilles, aux yeux d'azur, la joie et l'orgueil de son père Dickson, un ancien soldat, que la perte d'un bras avait contraint, bien malgré lui, d'abandonner le service.

Resté veuf avec sa petite fille au berceau, il s'était consacré tout entier à sa mignonne, « sa jolie Nell », comme il disait en caressant ses boucles blondes, en admirant son gracieux sourire.

Cette adoration n'avait d'égale que celle qu'il avait vouée à son roi, pour lequel il éprouvait le fanatisme aveugle des vieux *cavaliers*, ainsi que l'on nommait alors les partisans des Stuarts.

Il enrageait de l'impuissance à laquelle le condamnaient ses blessures ; chaque victoire du Parlement lui arrachait une larme, comme le nom de Cromwell une malédiction, et le vieux Noll (surnom méprisant donné au futur Protecteur), remplaçait avantageusement Croque Mitaine, dans les contes enfantins que Nelly écoutait, bouche bée, dans la grande cheminée.

Un incident avait encore avivé son *loyalisme*.

Un jour, Charles I^{er}, à la veille d'une bataille, traversa le village, et, s'arrêtant devant la pauvre et rustique maison de Dickson, se reposa à l'ombre du chêne séculaire qui l'abritait de ses verdoyants rameaux, parlant au vétéran tout ému, souriant à l'enfant aux yeux bleus, caressant de la main ses bonnes petites joues...

Puis, au moment du départ, se souvenant qu'il était père et songeant à sa petite Elisabeth, sa dernière-née, qu'il ne devait plus revoir que la veille de sa mort, il attira à lui la fillette et la baisa au front.

Ce baiser royal bouleversa le vieux soldat au plus profond de son être, et, prenant la mignonne étonnée sur ses genoux :

— Nell, lui dit-il gravement, n'oublie jamais

le grand honneur que t'a fait aujourd'hui notre sire, et, à l'occasion, donne sans hésiter ta vie pour lui ou pour les siens...

Il devait prêcher d'exemple :

Le 30 janvier 1649, la tête de Charles Stuart roula sur l'échafaud de White-Hall.

A cette affreuse nouvelle, Dickson manifesta si imprudemment sa violente douleur et sa vive indignation qu'un détachement fut envoyé pour s'emparer de lui, et, sur son refus de se rendre, mit le feu à son toit de chaume.

.....

Le temps passait.

Olivier de Cromwell marchait de victoires en victoires ; Charles II, après avoir vainement tenté de reconquérir son héritage, venait d'être battu à Worcester et fuyait vers le Nord, errant de château en château, de ferme en ferme, caché, tantôt sous l'habit d'un paysan, tantôt sous la livrée d'un valet, et risquant vingt fois d'être pris.

Un soir, Nelly, assise au pied du vieux chêne, suivait d'un œil vague les nuages flottants, poussés comme un troupeau céleste guidé par un berger invisible, et elle songeait que, dans ce ciel profond, demeuraient maintenant son père et ce roi au regard mélancolique et

doux qui avait laissé une trace lumineuse dans sa mémoire d'enfant.

Brusquement elle leva la tête en voyant une ombre se profiler sur le sol...

Un jeune homme était devant elle.

Ses vêtements étaient grossiers et fripés, mais ses traits nobles et fiers. Il était pâle, hale-tant et semblait à bout de forces.

Je suis poursuivi, traqué. je ne peux aller plus loin... Si tu veux me cacher, mon enfant, tu auras sauvé la vie à ton roi...

Un flot de sang monta au visage de la pauvre, et joignant les mains :

— Le roi ! vous êtes le roi ! s'écria-t-elle.

— Je suis Charles Stuart...

— Le fils de celui qui m'a embrassée et pour qui mon père est mort !

Le fugitif regarda, surpris et tout ému, cette petite paysanne si laide, si disgracieuse, agnouillée à ses pieds.

— Oh oui ! je vous sauverai, Sire-roi, dit-elle avec exaltation ; je vous sauverai... mais comment ?

(A suivre.)

Menus propos

Bizarries cambodgiennes. — Nul ne doit habiter au dessus de l'étage qu'occupe le roi du Cambodge. Personne ne peut enjambrer son corps, ni même étendre la main où dessus de l'espace qu'il occupe.

S'agit-il de rafraîchir le système pileux du monarque, on fait appel aux Bakous, qui procèdent à une cérémonie de purification des mains du barbier avant de l'admettre à exercer son office.

L'artiste capillaire chargé, à Paris, d'entretenir l'esthétique du facies royale devra se soumettre à cette préalable formalité.

M. Pelletan dira que voilà bien des complications et que mieux vaut se passer des offices de Figaro.

* * *

Nouveaux records. — L'annonce cueil-lie dans les journaux parisiens : Corsini champion du monde pour la danse, s'engage à valser pendant quatorze heures, sans arrêt et lance un défi de 1,000 francs au concurrent qui valsera plus longtemps que lui. Le piano sera tenu pendant quatorze heures, sans arrêt, par un M. Fuscar qui de son côté battra le record... ce dimanche prochain à Paris.

Par ces chaleurs !...

* * *

L'avenir de la « chique. » — On a constaté en Amérique, une augmentation notable dans la consommation du tabac « à mâcher », et un grand commerçant de New-York a pu calculer que l'augmentation va jusqu'à 50 0/0. Il attribue ce fait à l'usage progressif des automobiles, en observant que ceux qui se servent de ce magnifique moyen de locomotion n'ont pas la possibilité de fumer des cigarettes, dans leur course vertigineuse, parce que la cendre dispersée par le vent impétueux pourrait nuire au fumeur ou à d'autres personnes de son entourage. Et pour ne pas renoncer aux plaisirs que le bon Nicot a procurés à l'humanité, les chauffeurs et leurs amis se sont adonnés au tabac « à mâcher » et en ont éprouvé, à ce qu'il semble, un vif plaisir.

Voilà comment l'ancienne « chique » des Mathurins va devenir très chic. Ce sera très porté, de l'autre côté de l'Atlantique.

* * *

Raie géante. — Il faut excuser nos braves marins lorsqu'au retour d'une longue croisière il nous affirment avoir rencontré le fameux serpent de mer, long de plusieurs centaines de mètres et gros en proportion. Réellement, les profondeurs de l'Océan recèlent des monstres à l'aspect épouvantable. Telle est cette raie géante (*raja batis*) que l'on rencontre dans les parages de la Floride et que les pêcheurs américains appellent le *bat*, le chauve-souris de mer. Elle dépasse communément une longueur de 2 m. 50, mais elle peut atteindre des proportions plus imposantes. Une des plus grandes fut harponnée dans le canal des Bahamas. Dès qu'elle sentit la morsure du fer barbelé, elle bondit à une hauteur de cinq à six mètres au-dessus de la surface de la mer en étendant ses nageoires latérales, qui lui donnaient réellement l'aspect d'une immense chauve souris. Pour un peu, elle retombait sur la barque des pêcheurs et les engoulissait sous son poids.

Mais les habitants des rivages de la Floride ne sont pas des novices dans cette pêche dangereuse ; un vigoureux effort avec les avirons les mit aussitôt hors d'atteinte.

Malgré sa taille, la *raja batis* fournit une chair aussi savoureuse que les petites raies de nos climats. Aussi une pareille prise est elle un véritable coup de fortune pour les pêcheurs.

* * *

Un poisson transparent. — L'ambasse ranga est un petit poisson long de quatre ou cinq centimètres, de forme large et arrondie quand il est vu de profil, plane quand on le voit de face ; dans cette dernière position, la bouche, largement ouverte par une disposition particulière de la mâchoire se trouve en avant, et les yeux gros et saillants cachent le reste du corps. Ses nageoires sont épineuses ; une épine distincte se dresse en avant de la première nageoire du dos.

Mais le caractère le plus singulier, le plus frappant de ce poisson, est sa couleur. Au plutôt, son absence de couleur : ses écailles, bien qu'argentées, glacées de vert et ornées vers le dos d'un fin pointillé noirâtre sont transparentes comme le cristal, ce qui permet d'apercevoir distinctement tout l'intérieur du corps, l'œil, les organes digestifs, le squelette entier, qui forment sur un fond blanc et translucide, des dessins d'une teinte foncée et d'une parfaite netteté.

L'ambasse ranga habite dans l'Inde. On le trouve dans les étangs et les mares : il peut parfaitement vivre dans nos climats, et nos pisciculteurs parisiens en ont quelquefois dans leurs aquariums.

* * *

Y pensions-nous ? Qu'est-ce que les pommes de terre, cet aliment universel, providence des pauvres et régal même des riches ?

La pomme de terre, c'est — frémissez d'horreur — une *tumeur infectieuse*. La pomme de terre c'est une maladie de la plante, maladie causée par un champignon, comme qui dirait un microbe. C'est cette organisme perturbateur qui infecte la racine et produit ces boursoufflures dont nous ne craignons pas d'assaisonner nos biftecks.

Un savant a fait une expérience. Il a planté des pommes de terre dans une terre choisie et purifiée, et la plante n'a pas eu de tubercules. Elle avait été préservée de la maladie.

Puisse nos savants n'inventer aucun remède pour guérir les pommes de terre malades.

Passe-temps

— 0 —

Solutions pour le numéro du 8 juillet 1906.

Récréations mathématiques : — 15 fois.

En effet, $5 + 5 = 150$.

Or, en 150, il y a bien 15 fois dix.

Pour cela, vous prenez une allumette et vous la cassez en 2 en disant 1 fois 2, ce que personne ne peut contester. Prenant un des morceaux, vous le cassez de nouveau. Vous avez alors 2 fois 2. Enfin, cassant l'autre également en 2, vous avez 3 fois 2. Comptez alors les morceaux obtenus, vous n'en trouverez que 4, et cependant vous avez fait 3 fois 2.

Rèbus : C'est un prêt rendu.

J'ai souvent souci dont souvent soupire.

J'ai acheté hier douze douzaines d'œufs.

CHARADES

Apprends, cher lecteur, que mon premier
Comme préposition se trouve en la grammaire.
Chacun vante de mon dernier,
Lorsqu'il est bon, la vertu salutaire,
Si tu devines ce mystère
Sache-le bien, tu seras mon entier.

Le gourmand, au sortir d'une table splendide,
Est souvent obligé de prendre mon premier ;
Le frileux, en hiver, rarement se décide
Lorsque le froid sévit, à quitter mon dernier ;
L'homme le plus chagrin s'amuse et se déride
Toutes les fois qu'il peut aller à mon entier.

Par un superlatif s'annonce mon premier.
Mon tout est plein de mon dernier.

ENIGMES

En Afrique, on me voit, animal destructeur,
Respirer le carnage, inspirer la terreur ;
Mais aussi on me voit, embellissant la Perse,
Fertiliser toujours les lieux que je traverse.

Sans être évêque, j'ai ma crose,
Et sans être berger, un chien ;
J'ai ma baguette sans être magicien.
Gardez-vous bien de moi, ma blessure est atroce

Je suis en fonctions plus élevé qu'aucun,
Mais sans ambition, sans espoir qui la fonde ;
Avec l'air très fier, j'obéis à chacun.
Et pourtant, c'est bien moi qui mène tout le [monde.]

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.